Valérie CAPDEVILLE, *L'Âge d'or des clubs londoniens
(1730-1784)*

Malcolm Crook

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ahrf/12349>

DOI : 10.4000/ahrf.12349

ISSN : 1952-403X

Éditeur :

Armand Colin, Société des études robespierristes

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2012

Pagination : 196-197

ISBN : 978-2-7489-0161-0

ISSN : 0003-4436

Référence électronique

Malcolm Crook, « Valérie CAPDEVILLE, *L'Âge d'or des clubs londoniens (1730-1784)* », *Annales historiques de la Révolution française* [En ligne], 368 | avril-juin 2012, mis en ligne le 24 septembre 2012, consulté le 23 avril 2022. URL : <http://journals.openedition.org/ahrf/12349> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ahrf.12349>

Ce document a été généré automatiquement le 23 avril 2022.

Tous droits réservés

Valérie CAPDEVILLE, *L'Âge d'or des clubs londoniens (1730-1784)*

Malcolm Crook

RÉFÉRENCE

Valérie CAPDEVILLE, *L'Âge d'or des clubs londoniens (1730-1784)*, Paris, Honoré Champion, 2008, 482 p., ISBN 978-2-7453-1618-9, 96 €.

- 1 Cette étude méticuleuse, de la main d'une angliciste, trouve son origine dans sa thèse sur « une forme de sociabilité “véritablement à l'anglaise” », selon ses propres mots. Peter Clark, historien britannique des espaces urbains, a esquissé le terrain plus large, et de plus longue durée, dans un livre intitulé *British Clubs and Societies, 1500-1800: the Origins of an Associational World*, Oxford, Oxford University Press, 2000. Valérie Capdeville, par contre, se focalise sur la ville de Londres et les décennies du XVIII^e siècle qui voient la genèse et l'essor des clubs de gentilshommes. Son terminus en 1784, aux débuts de l'agitation radicale en Angleterre, est un peu discutable, car *Brooks's*, *White's* et *Boodle's* continuent d'attirer le beau monde dans l'ère victorienne et ils existent toujours dans le West End de la capitale, autour de Pall Mall et de St James's. Or ces grands clubs commencent à ouvrir leurs portes pendant les années 1730 et connaissent une forte croissance pendant les cinquante ans qui suivent, surtout au cours des années 1760.
- 2 Le livre de Valérie Capdeville, qui est accompagné de copieuses annexes comprenant des listes de membres, des règlements et des illustrations (en tout une cinquantaine de pages), se divise en trois parties et traite d'abord le développement de ces clubs. Leur établissement représente un effort de se distinguer des autres lieux de sociabilité, notamment les *coffee houses*, jugés alors trop ouverts, « un lieu de brassage social ». En utilisant la célèbre dichotomie de Habermas, on serait au contraire tenté de considérer les clubs londoniens comme un espace fermé et privé. Valérie Capdeville, très consciente du schéma habermasien, les classe plutôt à mi-chemin ; un lieu à la fois

d'intégration et d'exclusion, public aussi bien que domestique. Son idée d'un « troisième espace » pose pourtant des problèmes car l'entrée y est strictement contrôlée (un vote parmi les membres et l'utilisation du « blackball »). Quelques hommes d'affaires réussissent, peut-être, « à côtoyer les élites foncières », mais cette espèce de club n'est pas un milieu bourgeois.

- 3 On passe à la deuxième section, consacrée à la vie des clubs, leur convivialité et leur rôle comme « l'école de savoir-vivre ». La conversation est indispensable à l'éducation du *gentleman*, pour qui la « clubability » représente une arme sociale de rigueur. L'échange des idées y joue aussi un rôle important, surtout au sein de la *Society of Dilettanti*, du *Royal Society Club* (patronné par les membres de l'académie scientifique), ou au *Club* fondé par l'homme de lettres renommé, Samuel Johnson, dont les affiliés forment une élite intellectuelle aussi bien que sociale. Boire et manger sont aussi essentiels à la sociabilité et les loisirs de la table caractérisent bien ces clubs. Un observateur franco-italien, Ferri de Saint Constant, dit des Anglais, qu'il n'est « point de plaisirs chez eux si l'estomac n'y est pas ». Les rituels du repas se retrouvent au premier plan, comme les *toasts* et les cérémonies d'initiation, tandis que le jeu et la spéculation enfièvent. Valérie Capdeville conclut que dans cette ambiance « il semble justement que le caractère privé, exclusif, disons même intime du club [...] permette (aux Anglais) de dépasser leur réserve et leur maladresse ».
- 4 Dans sa dernière section, qui est la plus originale, l'auteur critique les clubs comme un reflet « des paradoxes de la Nation anglaise ». La perspective des voyageurs et les comparaisons avec d'autres pays permettent un regard fructueux sur les spécificités de son sujet. Ainsi les clubs londoniens partagent avec le salon (leur « cousin français ») la nature ambivalente d'un espace public de sociabilité et d'expression, toujours ancré dans la sphère privée. Pourtant, à la différence des salons, les clubs, « vitrine et forteresse », ne donnent pas d'accès aux femmes. Malgré un manque de politesse, produit d'une masculinité prononcée, reproché par plusieurs contemporains, on écarte la présence féminine de ces lieux : « Autant les Français se plaisent dans la compagnie des femmes, autant les Anglais la craignent, à moins qu'ils ne soient amoureux ». Également paradoxal, une liberté de l'individu et de l'association, qui s'exprime en excentricité ou risque de dégénérer en licence. La *Sublime Society of Beefsteaks*, avec sa devise « Beef and Liberty », qui compte William Hogarth parmi ses adhérents, fait la merveille des visiteurs. L'abus de la consommation d'alcool frappe d'autres témoins, étrangers comme britanniques, encore un rude trait qui occasionne parfois des rixes. Cependant, il s'agit de transgression plutôt que de sédition.
- 5 Quant à la politique, elle est certainement discutée dans ces clubs et, au cours des années 1780, la concurrence traditionnelle entre *White's* et *Brooks's* « se mue en une véritable rivalité politique », qui oppose le *Tory* Pitt et le *Whig* Charles James Fox. Le débat politique y a donc lieu, mais au sein d'une élite qui domine alors le parlement « non-réformé » du XVIII^e siècle. En effet, ils font du parlement, qui ne se situe pas loin de St James's, « le club anglais par excellence ». L'historien de la Révolution française doit donc chercher ailleurs l'origine des fameux clubs révolutionnaires qui, pour leur part, cherchent à étendre la participation à la politique. On a bien sûr emprunté le mot d'Angleterre, mais c'est plutôt les clubs politiques créés au cours du XVII^e siècle et, plus récemment, à l'exemple du « Revolution Club », fondé au centenaire de la *Glorious Revolution* de 1688, qui servent de modèle dans ce cas. Sa translation en France mérite encore une recherche et Rachel Hammersley, qui nous a si bien renseignés sur

l'influence du républicanisme anglais à travers la Manche, est actuellement en train d'étudier cette question.

- 6 Ce que Valérie Capdeville nous donne ici, c'est avant tout une perspective fascinante et toujours intéressante sur une curiosité anglaise qui reste difficile à expliquer. À la différence des clubs politiques, ou des loges maçonniques, qui sont aussi nées en Grande Bretagne et deviennent également un mouvement « transnational » au cours du XVIII^e siècle, ces clubs de Pall Mall n'ont pas de contreparties européennes. On se demande si l'espèce particulière de sociabilité que ceux-ci représentent se retrouve ainsi dans un sentiment ambigu de la liberté « à l'anglaise », où la notion de l'égalité n'occupe pas du tout, ou très peu, de place. En fin de compte, le phénomène des clubs londoniens peut nous aider à comprendre pourquoi l'Angleterre a évité une révolution au cours des années 1790.